

1) Le Vilain devenu Médecin (Le vilain mire)



JADIS fut un vilain qui, à force d'avarice et de travail, avait amassé quelque bien. Outre du blé et du vin en abondance, outre du bon argent, il avait encore dans son écurie quatre chevaux et huit bœufs. Malgré cette fortune, il ne songeait point à se marier. Ses amis et ses voisins lui en faisaient souvent des reproches ; il s'excusait en disant que, s'il rencontrait une bonne femme, il la prendrait. Eux se chargèrent de lui choisir la meilleure au moins qu'on pourrait trouver, et en conséquence ils firent quelques recherches.

À quelques lieues de là vivait un vieux chevalier veuf et fort pauvre qui avait une fille très bien élevée et d'une figure charmante. La demoiselle était en âge d'être mariée ; mais, comme le père n'avait rien à lui donner, personne ne songeait à elle. Enfin, les amis du vilain étant venus en son nom en faire la demande, elle lui fut accordée ; et la fillette qui était sage et qui n'osait désobliger son père, se vit, malgré sa répugnance, obligée d'obéir. Le vilain, enchanté de cette alliance, se pressa bien vite de conclure et fit ses noces à la hâte.

Mais elles ne furent pas plus tôt faites, que des réflexions chagrinantes survinrent et qu'il s'aperçut que, dans sa profession, rien ne lui convenait moins qu'une fille de chevalier. « Pendant que je serai au dehors, pensait-il, occupé à ma charrue ou à quelque autre travail, que deviendra ma femme, élevée à ne rien faire, et dont l'état est de rester au logis ? Je tremble d'y penser. Comment donc faire quand il n'y a plus de remède ? Si le matin avant de partir, je la battais, se dit-il à lui-même, elle pleurerait tout le reste du jour, et il est sûr que, pendant qu'elle pleurerait, elle ne songerait point à mal. Le soir, en rentrant j'en serais quitte pour lui demander pardon, et je sais bien comment il faut s'y prendre pour l'obtenir. »

Rempli de cette belle idée, il demande à dîner. Après le repas, il s'approche de la dame, et, de sa rude et lourde main, lui applique sur la joue un tel soufflet, que la marque de ses cinq doigts y reste imprimée. Ce n'est pas tout : comme si elle eût réellement manqué, il redouble de quelques autres coups et sort ensuite pour aller aux champs. La pauvre se met à pleurer et se désole. "Mon père, pourquoi m'avez-vous sacrifiée à ce vilain ? N'avions-nous donc pas encore du pain à manger ? Et moi, pourquoi ai-je été assez aveugle pour consentir à ce mariage ! Ah ! ma pauvre mère, si je ne vous avais pas perdue, je ne serais pas malheureuse. Que vais-je devenir ? » Elle était si affligée qu'elle ne voulait écouter ni recevoir de consolations de personne, et qu'elle passa tout le jour à pleurer comme l'avait prévu son mari.

Le soir, quand il rentra, son premier soin fut de chercher à l'apaiser. C'était le diable qui l'avait tenté, disait-il. Il jura de ne jamais porter la main sur elle, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon d'un air si pénétré, que la dame promit d'oublier tout. Ils soupèrent de la meilleure amitié et firent la paix. Mais le vilain, qui avait vu son stratagème réussir, s'était proposé de l'employer encore. Le lendemain donc, à son lever, cherchant querelle à sa femme, il la frappa de nouveau et la quitta comme la veille. Elle se crut pour le coup condamnée sans espoir à être malheureuse et s'abandonna aux larmes.

Tandis qu'elle se désespérait, entrèrent chez elle deux messagers du roi, montés sur des chevaux blancs. Ils la saluèrent au nom du monarque, et lui demandèrent un morceau à manger ; ils mouraient de faim. Elle leur apprêta aussitôt ce qu'elle avait, et pendant le repas, les pria de lui dire où ils allaient ainsi. « Nous ne savons trop, répondirent-ils, mais nous cherchons quelque médecin habile, et nous passerons s'il le faut jusqu'en Angleterre. Demoiselle Ade, la fille du roi, est malade. Il y a huit jours qu'en mangeant du poisson, une arête lui est restée dans le gosier. Tout ce qu'on a imaginé depuis ce temps pour l'en délivrer a été sans succès. Elle ne peut ni manger, ni dormir, et souffre des douleurs incroyables. Le roi, qui se désespère, nous a dépêchés pour lui amener quelqu'un capable de guérir sa fille : s'il la perd il en mourra. — N'allez pas plus loin, reprit la dame, j'ai l'homme qu'il vous faut, grand médecin, et plus expert en maladies qu'Hippocrate. — Oh ! ciel ! se pourrait-il ! et ne nous trompez-vous pas ? — Non, je vous dis la pure vérité. Mais le médecin dont je vous parle est un fantasque, qui a particulièrement le travers de ne vouloir point exercer son talent ; et je vous préviens que, si vous ne le battez fortement, vous n'en tirerez aucun parti. — Oh ! s'il ne s'agit que de battre, nous battons, il est en bonnes mains, dites-nous seulement où il demeure."

La dame alors leur enseigna le champ où labourait son mari, et leur recommanda surtout de ne point oublier le point important dont elle les avait prévenus. Ils la remercièrent, s'armèrent chacun d'un bâton et, piquant vers le vilain, le saluèrent de la part du roi et le prièrent de les suivre. « Pourquoi faire ? dit-il. — Pour guérir sa fille. Nous savons quelle est votre science, et nous venons exprès vous chercher en son nom. » Le manant répondit qu'il savait labourer, et que si le roi avait besoin de ses services en ce genre, il les lui offrait, mais pour la médecine, il protesta sur sa conscience qu'il n'y entendait absolument rien. « Je vois bien, dit l'un des cavaliers à son camarade, que nous ne réussirons point avec des compliments et qu'il veut être battu. » Aussitôt ils mirent tous deux pied à terre et frappèrent sur lui à qui mieux mieux. D'abord il voulut leur représenter l'injustice de leur procédé ; mais comme il n'était pas le plus fort, il lui fallut filer doux, et, en demandant grâce bien humblement, promettre d'obéir en tout ce qu'ils exigeraient. On lui fit donc monter une des juments de sa charrue, et on le conduisit ainsi au roi.

Le monarque était dans la plus grande inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour des deux messagers lui rendit l'espérance, et il les fit entrer aussitôt pour savoir quel était le succès de leurs recherches. Ceux-ci, après beaucoup d'éloges de l'homme merveilleux et bizarre qu'ils amenaient, racontèrent leur aventure. « Je n'ai jamais vu de médecin comme celui-là, dit le prince ; mais, au reste, puisqu'il aime le bâton et qu'il faut cela pour guérir ma fille, soit, qu'on le bâtonne. »

Il ordonna dans l'instant qu'on descendit la princesse, et faisant approcher le vilain : « Maître, lui dit-il, voici celle qu'il faut guérir. » Le pauvre diable se jeta à genoux en criant merci et jura par tous les saints du paradis qu'il ne savait

pas un mot, pas un seul mot de médecine. Pour toute réponse, le monarque fit un signe, et à l'instant deux grands sergents qui étaient là tout prêts, armés de bâtons, firent pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups. « Grâce, grâce, s'écria-t-il, je la guérirai, Sire, je la guérirai. »

La princesse était devant lui, pâle et mourante, et, la bouche ouverte, elle lui montrait du doigt le siège et la cause du mal. Il songeait en lui-même comment il pourrait s'y prendre pour opérer cette cure, car il voyait bien qu'il n'y avait plus à reculer et qu'il fallait en venir à bout ou périr sous le bâton. « Le mal n'est que dans le gosier, se disait-il : si je pouvais réussir à la faire rire, peut-être l'arête sortirait-elle. » Cette idée lui parut avoir quelque vraisemblance : il demanda donc au monarque qu'on allumât un grand feu dans la salle, et qu'on le laissât un instant seul avec la princesse.

Tout le monde retiré, il la fait asseoir, s'étend le long du feu, et de ses ongles noirs et crochus commence à se gratter et à s'étriller la peau avec des contorsions et des grimaces si plaisantes, que la princesse, malgré sa douleur, n'y peut tenir. Elle part tout à coup d'un éclat de rire, et, de l'effort qu'elle fait, l'arête lui vole hors de la bouche. Il la ramasse, court à la porte : « Sire, la voici, la voici. — Vous me rendez la vie, » s'écria le monarque transporté ; et il promit de lui donner en récompense des habits et des robes. Le vilain le remercia. Il ne demandait que la permission de s'en retourner, et prétendit avoir beaucoup à faire dans son ménage. En vain le roi lui proposa de devenir son ami et son médecin, il répondit toujours qu'il était pressé, qu'il n'y avait point de pain chez lui quand il était parti et qu'il lui fallait absolument porter du blé au moulin.

Mais, lorsqu'à un nouveau signal du prince, les deux sergents recommencèrent à jouer du bâton, lorsqu'il sentit les coups, il cria miséricorde et promit de rester non seulement un jour, mais toute sa vie si l'on voulait. On le conduisit alors dans une chambre voisine où, après lui avoir ôté ses haillons, après l'avoir tondu et rasé, on le revêtit d'une belle robe d'écarlate. Il ne s'occupait, pendant tout ce temps, que des moyens de s'échapper, et comptait que, ne pouvant toujours être gardé à vue, il en trouverait bientôt l'occasion.

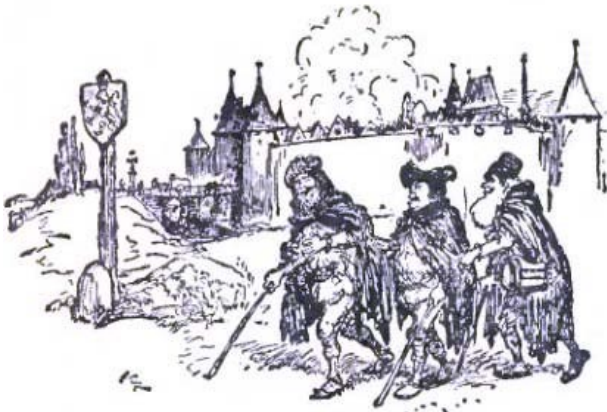
Cependant la guérison qu'il venait d'opérer avait fait du bruit. À cette nouvelle, plus de quatre-vingts malades de la ville, dans l'espérance du même succès pour eux, étaient venus au château le consulter, et ils avaient prié le monarque de lui dire un mot en leur faveur. Le roi le fit appeler : « Maître, lui dit-il, je vous recommande ces gens-la, guérissez-les tout de suite, et que je les renvoie chez eux. — Sire, répondit le vilain, à moins que Dieu ne s'en charge avec moi, cela ne m'est pas possible, il y en a de trop. — Qu'on fasse venir les deux sergents, reprit le prince. » À l'approche des exécuteurs, le malheureux, tremblant de tous ses membres, demanda de nouveau pardon, et promit de guérir tout le monde, jusqu'à la dernière servante.

Il pria donc le roi de vouloir bien encore une fois sortir de la salle ainsi que tous ceux qui se portaient bien. Resté avec les seuls malades, il les arrangea tout autour de la cheminée, dans laquelle il fit faire un grand feu, et leur parla ainsi : « Mes amis, ce n'est pas une petite besogne que de rendre la santé à tant de monde et surtout aussi promptement que vous le désirez. Je ne sais qu'un moyen, c'est de choisir le plus malade d'entre vous, de le jeter dans le feu, et quand il sera consumé, de prendre ses cendres pour les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens, mais il est sûr, et je réponds après cela de votre guérison sur ma tête. » À ces mots, ils se regardèrent les uns les autres, comme pour examiner leur état respectif. Mais dans toute la bande il n'y avait personne étique ou enflé qui, pour la Normandie entière, eût voulu convenir alors que sa maladie était grave.

Le guérisseur s'adressant au premier du cercle : « Tu me parais pâle et faible, lui dit-il, je crois que c'est toi qui es le plus mal. — Moi, Messire, point du tout, répondit l'autre, je me sens tout à fait soulagé dans ce moment, et ne me suis jamais si bien porté. — Comment, coquin, tu te portes bien ! eh ! que fais-tu donc ici ? » Et mon homme aussitôt d'ouvrir la porte et de se sauver. Le roi était en dehors attendant l'événement, et prêt à faire bâtonner le vilain s'il fallait encore en venir là. Il voit sortir un malade : « Es-tu guéri ? lui dit-il. — Oui, Sire. » L'instant d'après, un second paraît : « Et toi ? — Je le suis aussi. » Enfin, que vous dirai-je ? il n'y eut personne, jeune ou vieux, femme ou fille, qui voulût consentir à faire des cendres, et tous sortirent se prétendant guéris.

Le prince, enchanté, rentra dans la salle pour féliciter le médecin. Il ne pouvait assez admirer comment, en aussi peu de temps, il avait pu opérer tant de miracles. « Sire, répondit le vilain, je possède un charme d'une vertu sans pareille, et c'est avec cela que je guéris. » Le monarque le combla de présents ; il lui donna de l'argent et des chevaux, l'assura de son amitié, et lui permit de retourner auprès de sa femme, à condition cependant que quand on aurait besoin de son secours, il viendrait sans se faire bâtonner. Le manant prit ainsi congé du roi. Il n'eut plus besoin de labourer, ne battit plus sa femme, l'aima et en fut aimé ; mais, par le tour qu'elle lui joua, elle le rendit médecin malgré lui et sans le savoir.

2) Les trois Aveugles de Compiègne



Nos trois mendiants retourneront sur leurs pas

TROIS aveugles étaient partis de Compiègne pour quêter dans le voisinage. Ils suivaient le chemin de Senlis, et marchaient à grands pas, chacun une tasse et un bâton à la main. Un jeune clerc fort bien monté, qui se rendait à Compiègne suivi d'un écuyer à cheval, et qui venait de Paris où il avait achevé ses études, fut frappé de loin de leur pas ferme et allongé. "Voilà des drôles, se dit-il à lui-même, qui ont une marche bien assurée pour des gens qui ne voient goutte. Je veux savoir s'ils sont vraiment aveugles et les attraper."

Des qu'il fut arrivé près des trois compères, ces pauvres gens, au bruit des chevaux, se rangèrent de côté pour lui demander l'aumône ; il les appela, et faisant semblant de leur donner quelque chose : "Tenez, dit-il, voici un écu, vous aurez soin de le partager : il est pour vous trois. Oui, mon noble seigneur, répondirent les aveugles, et que Dieu, en

récompense, vous donne son saint paradis." Quoique aucun d'eux n'eût l'écu, chacun cependant crut de bonne foi que c'était son camarade qui l'avait reçu. Aussi, après beaucoup de remerciements et de souhaits pour le cavalier, ils se remirent en route, bien joyeux, ralentissant néanmoins beaucoup leur pas.

Le clerc, de son côté, feignit aussi de continuer la sienne. Mais, à quelque distance, il mit pied à terre, donna son cheval à son écuyer, en lui ordonnant d'aller l'attendre à la porte de Compiègne ; puis il se rapprocha sans bruit des aveugles et les suivit pour voir ce qu'il adviendrait de cette aventure. Quand ils n'entendirent plus le bruit des chevaux, le chef de la petite troupe s'arrêta : « Camarades, dit-il, nous avons fait là une bonne journée ; je suis d'avis de nous y tenir et de retourner à Compiègne manger l'écu de ce brave chrétien. Il y a longtemps que nous ne nous sommes divertis : voici aujourd'hui de quoi faire bombance ; donnons-nous du plaisir. » La proposition fut reçue avec de grands éloges, et nos trois mendiants aussitôt, toujours suivis du clerc, retournèrent sur leurs pas.

Arrivés dans la ville, ils entendirent crier : *Excellent vin, vin de Soissons, vin d'Auxerre, poisson, bonne chère et à tout prix ; entrez, messieurs.* Ils ne voulurent pas aller plus loin ; ils entrèrent, et après avoir prévenu qu'on n'appréciât pas leurs facultés sur leurs habits, du ton de l'homme qui porte dans sa bourse le droit de commander, ils crièrent qu'on les servit bien et promptement. Nicole, c'était le nom de l'hôtelier, accoutumé à voir des gens de cette espèce faire quelquefois dans une partie de plaisir plus de dépense que d'autres en apparence bien plus aisés, les reçut avec respect. Il les conduisit dans sa belle salle, les pria de s'asseoir et d'ordonner, assurant qu'il était en état de leur procurer tout ce qu'il y avait de meilleur dans Compiègne et de le leur apprêter de manière qu'ils seraient contents. Ils demandèrent qu'on leur fit faire grande chère, et aussitôt, maître, valet, servante, tout le monde dans la maison se mit à l'œuvre. Un voisin même fut prié de venir aider. Enfin, à force de mains et de secours, on parvint à leur servir un dîner composé de cinq plats ; et voilà nos trois mendiants à table, riant, chantant, buvant à la santé l'un de l'autre, et faisant de grosses plaisanteries sur le cavalier qui leur procurait tout cela.

Celui-ci les avait suivis jusqu'à l'auberge avec son écuyer, et il était là qui écoutait leurs joyeux propos. Il voulut même, afin de ne rien perdre de cette scène divertissante, dîner et souper modestement avec l'hôte. Les aveugles, pendant ce temps, occupaient la salle d'honneur, où ils se faisaient servir comme des chevaliers. La fête aussi fut poussée jusque bien avant dans la nuit, et, pour terminer dignement une si belle journée, ils demandèrent chacun un lit et se couchèrent.

Le lendemain matin, l'hôte, qui voulait se débarrasser d'eux, les envoya réveiller par son valet. Quand ils furent descendus, il fit le compte de leur dépense et demanda dix sous : c'était là le moment que le malicieux clerc attendait. Afin d'en jouir à son aise, il vint se placer dans un coin, sans néanmoins vouloir se montrer, de peur de gêner par sa présence. « Sire, dirent à l'hôte les aveugles, nous avons un écu, rendez-nous notre reste. » Celui-ci tend la main pour le recevoir ; et comme personne ne le lui donne, il demande qui l'a des trois. Aucun d'eux ne répond d'abord, il les interroge et chacun d'eux dit : ce n'est pas moi ; alors, il se fâche. "Çà, messieurs les truands, croyez-vous que je suis ici pour vous servir de risée ? Ayez un peu la bonté de finir, s'il vous plaît, et de me payer tout à l'heure mes dix sous, ou sinon je vous étrille." Ils recommencent donc à se demander l'un à l'autre l'écu ; ils se traitent mutuellement de fripons, finissent par se quereller et font un tel vacarme, que l'hôte furieux, leur distribuant à chacun quelques paires de soufflets, crie à son valet de descendre avec deux bâtons.

Le clerc, pendant ce débat, riait dans son coin à se pâmer. Cependant, quand il vit que l'affaire devenait sérieuse, et qu'on parlait de bâton, il se montra, et d'un air étonné vint demander ce qui causait un pareil tapage. « Sire, ce sont ces trois marauds qui sont venus hier ici pour manger mon bien ; et aujourd'hui que je leur demande ce qui m'est dû, ils ont l'insolence de me bafouer. Mais, de par tous les diables, il n'en sera pas ainsi, et avant qu'ils sortent... — Doucement, doucement, sire Nicole, reprit le clerc, ces bonnes gens n'ont peut-être pas de quoi payer, et dans ce cas vous devriez moins les blâmer que les plaindre. À combien se monte leur dépense ? — À dix sous. — Quoi ! c'est pour une pareille misère que vous faites tant de bruit ! Eh bien ! apaisez-vous, j'en fais mon affaire. Et pour ce qui me regarde, moi, combien vous dois-je ? — Cinq sous, beau sire. — Cela suffit, ce sera quinze sous que je vous paierai, laissez sortir ces malheureux et sachez qu'affliger les pauvres, c'est un grand péché. »

Les aveugles, qui craignaient la bastonnade, se sauvèrent bien vite sans se faire prier ; et Nicole, d'un autre côté, qui s'attendait à perdre ses dix sous, enchanté de trouver quelqu'un pour les lui payer, se répandit en grands éloges sur la générosité du clerc. « L'honnête homme ! disait-il ; le digne prêtre. Oui, sire, une si belle charité ne restera pas sans récompense : vous prospérerez, c'est moi qui vous l'annonce, et à coup sûr, Dieu vous bénira. »

Tout ce que venait de dire l'hypocrite voyageur n'était qu'une nouvelle malice de sa part ; et tout en leurrant l'hôtelier par cette ostentation de générosité, il ne songeait qu'à lui jouer un tour, comme il en avait déjà joué un aux aveugles.

Dans ce moment sonnait une messe à la paroisse. Il demanda qui allait la dire, on lui répondit que c'était le curé. « Puisque c'est votre pasteur, sire Nicole, continua-t-il, vous le connaissez, sans doute ? — Oui, sire. — Et s'il voulait se charger des quinze sous que je vous dois, ne m'en tiendriez-vous pas quitte ? — Assurément, et de trente livres même, si vous me les deviez. — Eh bien ! suivez-moi à l'église, et allons lui parler. » Ils sortirent ensemble ; mais, auparavant, le clerc commanda à son valet de seller les chevaux et de les tenir tout prêts.

Le prêtre, quand ils entrèrent, était déjà revêtu des ornements sacerdotaux, et il allait chanter sa messe : c'était un dimanche. « Ceci va être fort long, dit le voyageur à son hôte ; je n'ai pas le temps d'attendre, il faut que je parte. Laissez-moi aller le prévenir avant qu'il commence. Il vous suffit n'est-ce pas que vous ayez sa parole ? » D'après l'aveu de Nicole, il s'approche du curé, et, tirant douze deniers qu'il lui glisse adroitement dans la main : " Sire, dit-il, vous me pardonnerez de venir si près de l'autel pour vous parler ; mais, entre gens du même état tout s'excuse. Je suis un voyageur qui passe par votre ville. J'ai logé cette nuit chez un de vos paroissiens, que très probablement vous connaissez, et que voici là derrière, assez près de nous. C'est un bon homme fort honnête et sans la moindre malice ; mais son cerveau est malheureusement un peu faible ; et il lui a pris hier au soir un accès de folie qui nous a empêchés de dormir. Il se trouve un peu mieux ce matin, grâce au ciel ; cependant, comme il se sent encore un peu de mal à la tête et qu'il est plein de religion, il a voulu qu'on le conduisit à l'église et qu'on vous priât de lui dire un évangile, afin que Notre Seigneur achève de lui rendre la santé. Très volontiers, répondit le curé. »

Alors, se tournant vers son paroissien : « Mon ami, lui dit-il, attendez que j'aie fini ma messe, je vous satisferai ensuite sur ce que vous désirez. » Nicole, qui crut trouver dans cette réponse la promesse qu'il venait chercher, n'en demanda pas davantage, il reconduisit le clerc jusqu'à l'auberge, lui souhaita un bon voyage, et retourna à l'église attendre que son curé le payât.

Celui-ci, sa messe dite, revint avec son étole et son livre vers l'hôtelier : « Mon ami, lui dit-il, mettez-vous à genoux. » L'autre, fort étonné de ce préambule, répondit que pour recevoir quinze sous il n'avait pas besoin de cette cérémonie. « Vraiment, on a eu raison, se dit le pasteur en lui-même, cet homme a un grain de folie. »

Puis, prenant un ton de douceur : « Allons, mon cher ami, reprit-il, ayez confiance en Dieu et recommandez-vous à lui, il aura pitié de votre état ; » et en même temps il lui met son livre sur la tête et commence son évangile.

Nicole en colère jette tout au loin ; il répète qu'on l'attend chez lui, qu'il lui faut quinze sous et qu'il n'a que faire d'orémus.

Le prêtre irrité appelle ses paroissiens et leur dit de saisir cet homme qui est fou. « Non, non, je ne le suis pas, et par saint Corneille (patron d'une abbaye de Compiègne) vous ne me jouerez pas ainsi : vous avez promis de me payer et je ne sortirai d'ici que quand j'aurai mon argent. — Prenez, prenez, criait le prêtre. » On saisit aussitôt le pauvre diable : les uns lui tiennent les mains, les autres les jambes, celui-ci le serre par le milieu du corps, celui-là l'exhorte à la douceur. Il fait des efforts terribles pour leur échapper, il jure comme un possédé, il écume de rage, mais il a beau faire, le curé lui met l'étole autour du cou et lit tranquillement son évangile depuis un bout jusqu'à l'autre, sans lui faire grâce d'un seul mot. Après cela il l'asperge copieusement d'eau bénite, lui donne quelques bénédictions, et permet qu'on le lâche.

Le malheureux vit bien qu'il avait été dupé. Il se retira chez lui honteux et honni, ayant perdu ses quinze sous ; mais en récompense il avait eu un évangile et des bénédictions.



3) Le curé qui mangea des mûres (fabliau)

« Un curé voulait se rendre au marché. Il fit préparer sa mule et se mit en chemin. L'automne s'éternisait, il faisait beau, un délicieux parfum flottait dans la douceur de l'air et le curé sur sa bête parcourait les pages de son bréviaire en levant de temps à autre son regard sur la paisible campagne. Il s'approchait du village, quand il remarqua, surgissant du côté de la route, un étroit chemin, avec par delà le fossé une haie chargée de

mûres brillantes.

« Sainte Vierge, s'exclama l'homme, jamais je n'ai vu de tels fruits ! »

Il s'engage sur le chemin, juge de la profondeur du fossé, réfléchit un moment, mais il se décide : il avance sa mule et atteint le buisson. Il cueille avec gourmandise les mûres fondantes. Elles sont délicieuses, sucrées et aigres à la fois. Il se pique la main mais, tout à son péché, il remarque à peine la brûlure des épines. Il ne veut pas laisser perdre pareil trésor. Cependant, les fruits les plus gros couvrent le sommet de la haie. Ils luisent à la lumière brillante du soleil. Pour s'en saisir, le curé se dresse en équilibre sur la mule ; il se campe bien sur ses deux jambes, et il savoure les mûres offertes. La mule est patiente, elle n'esquisse pas le moindre mouvement.

Satisfait et comblé, le curé contemple sa compagne. Il admire son air tranquille et ne peut s'empêcher de songer :

« La brave bête que voici ! S'il arrivait qu'un farceur se mette à crier «Hue», je chuterai de tout mon long dans le fossé ! »

Le maladroit ! Il avait songé à voix haute et avait dit « Hue ». La mule s'écarte du buisson, le curé perd l'équilibre et tombe à la renverse. Sa cheville s'est tordue et enflée, le fossé est glissant de terre humide, il ne parvient pas à se redresser, pris dans les plis de sa soutane, il dérape. Il souffre, impossible de tenir sur ses jambes, il retombe. La mule l'observe, elle regagne la route. Elle a faim elle aussi. Au petit trot, elle regagne le presbytère sans plus attendre son infortuné maître. Quand ils la voient arriver, seule, les valets sont pris d'inquiétude :

« Notre curé a eu un malheur, disent-ils. Partons à sa recherche, sans doute est-il en bien mauvaise posture ».

Ils se mettent en route aussi vite qu'ils peuvent et arrivent près du chemin. Le chapelain entend leurs pas précipités, il s'écrie : « Holà ! Je suis dans ici, dans le fossé. J'ai des épines partout, portez-moi aide !

- Mais que faites vous en pareil lieu, monsieur le curé ? Tenez vous bien....Par quelle infortune êtes vous parvenu en cet endroit si misérable? La route est loin d'ici.

- Ah ! Le péché, le péché. J'avais beau me consacrer à la lecture de mon bréviaire, les mûres m'ont tenté. Je suis monté debout sur la selle ! Aidez-moi à rentrer je vous en prie. Je suis épuisé de douleur.

Il ne faut jamais penser tout haut, Messeigneurs. »

Ce récit nous enseigne qu'il ne faut pas dire à tout le monde ce qu'on pense, car on s'attire bien des ennuis. C'est ce qui est arrivé au prêtre.

(*Garin - XIIIe siècle*)

Ce fabliau aborde le thème du péché et de la tentation. A l'époque du Moyen Age, la gourmandise est l'un des sept vices que l'Eglise condamne avec la dernière des fermetés. Les Chrétiens imaginent encourir les tourments de l'enfer lorsqu'à l'approche de la mort, ils confessent s'être empiffrés plus que de raison.

Néanmoins, la mésaventure du curé rassure le public : l'histoire montre que les prêtres eux-mêmes peuvent succomber au plaisir coupable de fruits sucrés et ne sont finalement pas des modèles de vertu catholique. Comme toute autre personne, ils doivent lutter contre les tentations de l'existence quotidienne et peuvent oublier à l'occasion les enseignements moraux qu'ils dispensent à leurs paroissiens.

La moquerie de l'auteur déplaît certes aux autorités religieuses mais elle s'appuie sur un fond de vérité. Au cœur du XIII^e siècle, les attitudes de certains évêques ou moines ne correspondent guère aux principes spirituels du Christianisme. L'image de l'abbé ventripotent, amateur des bonnes tables parsème les récits populaires de l'époque ou les tympanes sculptés des églises.

Il faut enfin songer au troubadour, contant sur la place du village à un public hilare ce fabliau comique. L'intérêt de l'anecdote réside dans les gesticulations grotesques du curé embourbé dans le fossé. Nul doute que l'artiste ne se prive pas de reproduire, avec tout le ridicule nécessaire, les efforts désespérés du malheureux prêtre pour se tirer de la situation dans laquelle sa gourmandise l'a fourvoyé. Une façon redoutable et efficace de se moquer de l'Eglise.

Si les paysans rient de bon cœur aux mimiques et facéties grossières du ménestrel, le curé ne participe sans doute que tièdement à l'amusement de ses paroissiens....Et pour cause !



4) Du Vilain qui donna ses boeufs au Loup.

Les boeufs d'un vilain avaient si mal travaillé: ils l'avaient tant fait jurer, qu'enfin, dans son impatience, il s'écria : « *Je vous donne au loup, méchants animaux ! Vous me causez trop d'ennuis.* » Or, vous saurez que là, tout auprès, était un loup qui entendit la menace du vilain, et qui vint aussitôt se présenter à lui pour avoir les boeufs. Celui-ci de les-lui refuser, comme vous l'imaginez bien; l'autre d'insister: là-dessus grande dispute. Un renard passe par là : on le choisit pour arbitre.

Le nouveau juge commence d'abord par faire jurer aux deux parties qu'elles s'en rapporteront à son jugement, quel qu'il soit. Quand leur serment est fait, il tire le vilain à l'écart, et lui dit à l'oreille:

« *Ecoute, mon ami: il ne tient qu'a moi dans ce moment-ci de te ruiner pour jamais si je veux. Mais je ne suis pas méchant, et tu vas en voir la preuve. Veux-tu me promettre une poule grasse pour moi, avec une oie pour ma femme? Je te promets, en retour, non-seulement de prononcer en ta faveur, mais encore de te livrer vivant le loup, ton ennemi.* »

Les conditions ayant été acceptées, il va de même parler secrètement au loup. « *Cousin, lui dit-il, tu sais bien, entre nous, que tu n'as aucun droit sur les boeufs de ce manant. Je viens de le sermonner néanmoins; et, à force de représentations j'ai obtenu de lui, pour dédommagement, un beau et grand fromage qu'il destinait au baron son seigneur. Si tu veux en goûter, suis-moi, je sais où il l'a mis.* »

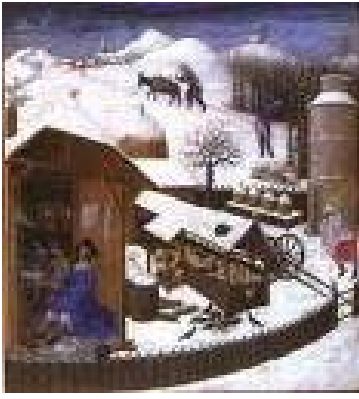
En parlant ainsi, il le conduit vers un puits voisin, et lui montre l'image de la pleine lune qui se peignait dans l'eau, car déjà la nuit était commencée. « *Le voilà, dit-il, ce fromage délicieux que j'ai enfin extorqué; voilà la cave où on le gardait : allons, descends.* »

Le loup, défiant et soupçonneux, n'osa point s'y risquer; l'autre, qui ne pouvait l'attirer dans le piège qu'en lui inspirant par son exemple une certaine confiance, se met dans l'un des deux seaux et lorsqu'il est arrivé à l'eau, il y enfonce la tête comme s'il voulait tout manger à lui seul. « *Apporte-m'en donc un morceau* », lui crie le loup.

« *Je ne le puis, mon ami, il est trop lourd, il faut que tu viennes toi-même.* »

Sire loup a tant de peur d'arriver trop tard, qu'il se précipite dans le seau vide. Plus lourd que le renard, il l'enlève et descend à sa place. Celui-ci en passant le félicite sur sa bonne fortune et lui dit en riant : « *Mange donc cher ami, je te laisse le fromage tout entier, je désire qu'il soit à ton goût, mais n'en mange pas trop cependant, car je vais avertir le vilain, et je suis persuadé que tu auras de lui quelque autre chose* ».

C'est ainsi que le loup perdit tout en croyant tout gagner. Il se retrouva sans boeufs et sans fromage.



5) LE TESTAMENT DE L'ÂNE.

(Ce fabliau du XIII^e siècle a été composé par Rutebeuf).

Un prêtre possédait une très belle paroisse. Comme il en tirait de bons revenus, il ne manquait pas de richesses : son grenier était plein de blé, ses coffres remplis de linge frais et propre, sa bourse chargée de pièces sonnantes. Le prêtre partageait son existence solitaire avec un âne qu'il affectionnait tout particulièrement. La bête était docile, volontaire, énergique à l'ouvrage. Un jour, l'animal, déjà vieux et usé mourût. Le chapelain en conçut une grande peine et ne pouvant se résigner à confier la dépouille mortelle au boucher, il choisit de l'enterrer dans le cimetière du village, au milieu de ses paroissiens. "Après tout, se dit l'homme, cet âne a autant mérité qu'un autre d'être enseveli en terre consacrée. "

L'évêque du diocèse était tout différent de son curé : il aimait le luxe, les belles fêtes, les réceptions somptueuses. D'un naturel généreux, il donnait sans compter et laissait filer sans prendre garde l'argent entre ses doigts. Naturellement, il ne détestait rien de plus que les prêtres avares, économes de leur fortune et cherchait toujours à les prendre en défaut. Aussi, quand il apprit que le malheureux chapelain avait enterré son âne fidèle dans le cimetière, il convoqua ce dernier, très en colère, avec à l'esprit l'idée qu'il pourrait tirer de lui une amende exemplaire. Le prêtre, penaud, se rendit auprès de l'évêque. Celui-ci se fâcha :

"Mauvais homme, suppôt de Satan. As-tu un instant songé à ton âme ? Tu as agi en idolâtre païen, tu as scandalisé tes paroissiens. Que peux-tu répondre pour ta défense?"

"Monseigneur, me voilà bien mal à mon aise de comparaître ainsi devant vous à cet instant. Je suis ignorant de beaucoup de choses et je ne puis sur l'instant exposer à votre sage jugement les propos de ma défense. De grâce, pouvez-vous m'accorder un délai de quelques jours pour me préparer à la tâche difficile qui est la mienne?" L'évêque hésita un instant : tout accusé avait droit de prendre conseil avant de comparaître devant son juge, il accepta donc. "Reviens demain, mais sois à l'heure !"

Le prêtre ne prit aucun repos de la nuit : il réfléchit et réfléchit encore. Estimant qu'il ne pourrait se tirer de cette bien vilaine affaire sans consentir un sacrifice, il décida de tromper par la ruse son évêque. Le lendemain, il se présenta à son juge, dans le magnifique palais épiscopal du diocèse. "Alors, dit le prélat, je t'écoute".

"J'ai péché Monseigneur, je le reconnais de bon cœur. Aussi, je vous demande de me recevoir en confession. C'est l'âme soulagée que je pourrai gagner le ciel et ses Saints".

L'évêque ne pouvait refuser la confession au pénitent qui en exprimait le vœu. Il s'éloigna à l'écart des oreilles indiscretes, accompagné du curé. Celui-ci lui souffla :

"Je me soumettrais à votre juste décision si vous pensiez que j'ai mal agi en enterrant mon âne en cimetière chrétien. Néanmoins, cet âne n'était pas ordinaire. Il était un modèle de vertu, obéissant, docile, tenace à la tâche. Il tirait mon chariot, portait son chargement sans grogner. En échange, je lui versais salaire comme tout bon valet. Vingt ans ont passé, il a économisé une grande fortune car il ne dépensait rien. Quand il a senti que son dernier jour venait à lui, il m'a demandé par testament de vous transmettre tout son avoir, à la condition ultime de l'ensevelir en terre chrétienne. Il voulait penser au salut de son âme. Il m'a remis cette pleine bourse d'argent à votre attention". Et le curé tira des plis de sa cape un petit sac de cuir noué, contenant grand nombre de pièces. L'évêque s'empara de la bourse, considéra son poids puis de sa main libre accomplit le signe de l'absolution.

"La miséricorde de Dieu est immense et ses desseins sont impénétrables aux simples croyants que nous sommes tous. Va en paix mon fils. Quiconque a un peu d'argent et de malice se sort de bien des tourments, croyez moi".

Ce fabliau formule à sa manière l'une des grandes critiques que la société du Moyen Age adresse à l'Eglise : son insatiable soif de richesses et les abus que commettent certains membres du clergé par intérêt et envie.

Au-delà du personnage de l'évêque amateur de pierreries fines, de bijoux coûteux et d'or, c'est l'ensemble de la hiérarchie épiscopale qui est ici désignée. L'anecdote n'illustre jamais par le comique qu'une situation existante au XIII^e siècle : le luxe scandaleux dans lequel se vautrent certains prélats, bien plus préoccupés par leurs profits personnels que de la tâche pastorale qu'ils ont à accomplir. La situation atteint un tel degré de gravité qu'une secte religieuse du Midi de la France, les Cathares, choisit de rompre avec la papauté. L'hérésie obtient un véritable succès, tant chez les princes (Le Comte de Toulouse par exemple) que dans les couches populaires des villes. Il faut l'organisation d'une très violente croisade pour réduire au silence la dissidence de ceux qui, écœurés du comportement des cadres de l'Eglise, se faisaient appeler les Parfaits.

Aussi, lorsque l'évêque du fabliau consent à ce que l'âne conserve sa sépulture en terre chrétienne moyennant une bourse bien remplie, le public reconnaît là une attitude dont il est coutumier.

L'auteur de l'anecdote n'est pas plus tendre d'ailleurs avec le curé : faisant ensevelir sa bête dans le cimetière du village, l'homme transgresse un principe sacré du christianisme : seule une âme catholique peut reposer en un lieu consacré. Ajoutant à cette faute condamnable le péché du mensonge pour parvenir à ses fins, le prêtre n'est assurément pas un modèle de vertu catholique, lui qui, comme le signalent les premières lignes du récit, répugne à faire l'aumône comme l'exige pourtant sa condition.

En fin de compte, seul l'âne, que l'on sait travailleur, docile, volontaire à la tâche, tient le beau rôle. La chose n'est pas innocente : l'auteur montre par là que l'animal respecte à la lettre les recommandations de la religion. Pour la hiérarchie épiscopale, la moquerie est cruelle, le renversement de situation est étrange : voici qu'un âne ordinaire indique à deux prélats la voie du Salut.... Y avait-il un clerc dans l'auditoire du conteur de ce fabliau ? Si tel est le cas, il n'a sans doute pas passé un bon quart d'heure....



6) Brunain et Blérain

Je conte l'histoire d'un vilain et de sa femme.

Un jour, pour la fête de Notre-Dame, ils allèrent prier à l'église. Le prêtre vient avant l'office prononcer son sermon (1) : il dit qu'il fait bon donner pour Dieu, que c'est un acte raisonnable, que

Dieu rend au double à qui donne de bon cœur.

« Entends-tu, ma chère, fait le vilain, la promesse de notre curé? Qui donne pour Dieu de bon cœur reçoit deux fois plus. Nous ne pouvons mieux employer notre vache, si tu es d'accord, que de la donner pour Dieu au curé ; d'ailleurs elle produit peu de lait ». « À cette condition -répond la femme- je veux bien qu'il l'ait. » Ils retournent alors à leur maison. Sans faire de longs discours, le vilain entre dans son étable, prend la vache par le licou (2) et va la présenter au doyen, un homme habile et madré (3).

« Cher seigneur, fait l'autre, les mains jointes, en jurant qu'il n'a pas d'autre bien, pour l'amour de Dieu, je vous donne Blérain ».

« Ami, tu viens d'agir en sage » dit le prêtre dom Constant, qui pour prendre ne manque jamais une occasion. « Retourne en paix, tu as bien fait ton devoir. Ah, si mes paroissiens étaient aussi sages que toi, j'aurais abondance de bêtes ! »

Le vilain quitte le curé qui commande aussitôt qu'on fasse, pour l'apprivoiser, lier Blérain avec Brunain, sa propre vache, une belle bête. Le prêtre la mène en leur jardin, trouve leur vache et les attache toutes deux ensemble, puis il les laisse toutes deux là et revient chez lui. La vache du prêtre se baisse pour paître, Blérain s'y refuse, elle tire la longe si fort qu'elle entraîne Brunain hors du jardin. Elle l'a tant menée à travers les maisons et les champs qu'elle regagne son étable avec la vache du prêtre qu'elle a beaucoup de mal à traîner. Le vilain regarde et la voit, tout joyeux.

« Ah, fait-il, chère femme, vraiment Dieu rend bien au double, car Blérain revient avec une autre vache, une grande vache brune. Nous en avons maintenant deux au lieu d'une, notre étable sera bien petite ! »

Par cet exemple ce fabliau nous montre que fol est qui ne se soumet. Celui-là est riche à qui Dieu fait des dons, et non celui qui cache et enfouit ses biens. Nul ne peut faire fructifier son avoir sans grande chance, c'est la première condition. Par chance le vilain eut deux vaches et le prêtre aucune. Tel croit avancer qui recule.

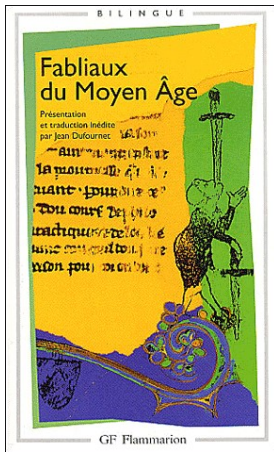
Notes :

1 - Discours tenu par un prédicateur (en particulier catholique).

2 - Pièce du harnais que l'on met autour du cou d'une bête pour la mener.

3 - Rusé sous des apparences de simplicité.

7) Le Tombeur Notre-Dame



Un «tombeur» s'est retiré dans un couvent. Désolé de ne pas pouvoir honorer la Vierge par des activités savantes ou artistiques, comme les autres moines, il a l'idée de la servir par ses tours de jongleur.

Quand il entend sonner la messe, il se dresse tout ébahi: «Ah! fait-il, comme je suis malheureux! À cette heure, chacun fait son devoir, et moi je suis ici comme un boeuf à l'attache qui n'est bon qu'à brouter et à manger sa nourriture. Que dire? Que faire? Par la mère de Dieu, oui, je ferai quelque chose. Personne n'aura rien à dire: je ferai ce que j'ai appris, je servirai, selon mon métier, la mère de Dieu en son moutier. Les autres la servent en chantant, et je la servirai, moi, en sautant.

Il ôte sa cape, se dévêt; près de l'autel il pose son habit, mais pour éviter de rester nu, il garde une petite cotte qui était très fine et délicate... Vers la statue il se retourne très humblement, et la regarde: «Dame, fait-il, à votre garde je confie mon corps et toute mon âme. Douce reine, douce Dame, ne dédaignez pas ce que je sais, car je veux m'efforcer de vous servir, de bonne foi, avec l'aide de Dieu, sans nul dommage. Je ne sais ni chanter ni lire, mais je veux choisir pour vous les plus beaux de mes tours. [...] Dame, qui n'êtes pas amère pour ceux qui vous servent justement, quoi que je fasse, que ce soit pour vous.»

Alors il commence à faire des sauts, bas et petits et grands et hauts, d'abord dessus et puis dessous, puis se remet à genoux devant la statue et s'incline: «Ah! fait-il, très douce reine, par votre pitié, par votre noblesse, ne dédaignez pas mon service.» Alors, il saute et gambade et fait, avec ardeur, le tour de Metz, autour de sa tête. Il s'incline devant la statue; il la vénère; de toutes ses forces, il l'honore; après, il fait le tour français, et puis le tour champenois, puis le tour d'Espagne et les tours qu'on fait en Bretagne et puis le tour de Lorraine: il s'applique autant qu'il le peut. Ensuite, il fait le tour romain, et met devant son front sa main, et danse avec grâce, et regarde très humblement l'image de la mère de Dieu: «Dame, fait-il, voici un beau tour. Si je le fais, c'est pour vous seule, car j'ose bien dire, et je m'en vante, que je n'y prends nul plaisir. Mais je vous sers et je m'acquitte: les autres vous servent; moi aussi, je vous sers. Dame, ne dédaignez pas votre serviteur, car je vous sers pour votre joie. Dame, vous êtes la perfection qui embellit tout le monde!» Alors il met les pieds en l'air et sur ses deux mains va et vient, sans toucher terre de ses pieds. Ses pieds dansent et ses yeux pleurent...

Le jongleur répète tous les jours ces tours, jusqu'à ce qu'il soit découvert par un moine qui avertit l'abbé des étranges occupations de leur frère. Cachés derrière l'autel, les deux assistent aux tours du jongleur, fermement décidés à le chasser du couvent.

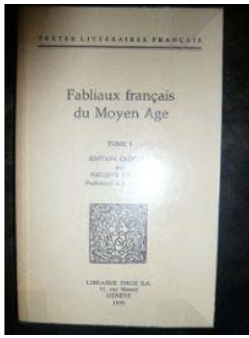
L'abbé et le moine regardent tout l'office du convers, et les tours qu'il fait si divers, ses gambades et ses danses: ils le voient s'incliner vers la statue et sauter et bondir, jusqu'à en défaillir. Il s'efforce jusqu'à une telle lassitude qu'il tombe à terre, malgré lui; il s'est assis, si épuisé que, d'effort, il est couvert de sueur; sa sueur coule goutte à goutte sur le sol de la crypte. Mais, sans attendre, elle le secourt, la douce Dame qu'il servait si naïvement: elle sut bien venir à son aide.

L'abbé regarde de tous ses yeux: il voit de la voûte, descendre une Dame si glorieuse que jamais nul n'en vit d'aussi brillante, d'aussi richement vêtue; jamais il n'en fut d'aussi belle: ses vêtements sont merveilleux, d'or et de pierres précieuses. Avec elle, voici les anges du ciel, là-haut, et les archanges qui viennent autour du jongleur; ils l'apaisent et le soutiennent. Quand ils sont rangés autour de lui, tout son cœur s'est calmé. [...] La douce et noble reine tient une étoffe blanche: elle évente son ménestrel, tout doucement, devant l'autel. La noble Dame, la très bonne, lui évente le cou, le corps et le visage, pour le rafraîchir: elle a bien soin de le reconforter...

Les deux témoins se retirent confus. L'abbé convoque le jongleur, provoque sa confession, feint de le réprimander, puis le félicite et l'exhorte à persévérer dans sa dévotion.

Pour préparer l'étude du texte:

- Quelle impression l'auteur veut-il donner, dans la première partie du fragment, par l'accumulation des tours accomplis par le jongleur?
- Comment est créée l'atmosphère du merveilleux chrétien?
- Le texte présente-t-il un autre intérêt en plus de l'intention édifiante? Lequel?



8) Le vilain ânier

Il y avait à Montpellier un paysan qui avait l'habitude de charger ses deux ânes de fumier pour le vendre comme fumure. Un jour qu'il avait chargé ses ânes, sans tarder il entra dans la ville, conduisant ses animaux à grand peine, les excitant de ses cris et les aiguillonnant d'une fourche.

Il fit tant qu'il entra dans la rue des Epiciers. Les apprentis y battaient les épices dans les mortiers, et quand il sentit leur odeur, notre ânier tomba raide évanoui tout comme s'il était mort : il n'aurait pu faire un pas de plus même pour cent marcs d'argent comptant.

Aussitôt ce fut la désolation et la crainte! Des gens disaient : « Pitié, mon Dieu ! Voyez ce cadavre ici ! » Car ils redoutaient une épidémie. Les ânes pendant ce temps se tenaient là tranquilles avec leur chargement car cet animal ne bouge pas si on ne l'y contraint.

Quand il y eut un bon attroupement, un petit futé qui avait tout vu, s'écria : « Messieurs, si quelqu'un le souhaite, je veux bien guérir cet homme, mais contre des espèces sonnantes !- Guérissez-le vite, et vous aurez vingt sous de ma bourse, s'écria un bourgeois.

- Bien volontiers, répondit notre homme. »

Aussitôt il saisit la fourche avec laquelle le paysan excitait ses ânes, prit une fourchée de son fumier et la porta sous le nez de son propriétaire. Quand celui-ci huma la puanteur du fumier, il en perdit le parfum des herbes ; alors il ouvrit les yeux, se mit debout et se déclara guéri. Soulagé et heureux, il annonça que désormais il ne passerait plus jamais par là s'il trouvait un autre chemin.

Par ce conte, j'ai voulu vous montrer que celui qui ne s'obstine pas dans son orgueil agit en homme sensé et sage et que nul ne doit aller contre la nature.

Fin du vilain ânier.

Traduction / adaptation Jean Bescond...